

XLI

Toutes les religions et toutes les sectes du monde ont eu la raison naturelle pour guide. Les seuls chrétiens ont été astreints à prendre leurs règles hors d'eux-mêmes, et à s'informer de celles que Jésus-Christ a laissées aux anciens pour nous être transmises. Il y a des gens que cette contrainte lasse. Ils veulent avoir, comme les autres peuples, la liberté de suivre leurs imaginations. C'est en vain que nous leur crions, comme les prophètes faisoient autrefois aux Juifs : *Allez au milieu de l'Église; informez-vous des lois que les anciens lui ont laissées, et suivez ces sentiers.* Ils répondent comme les Juifs : *Nous n'y marcherons pas; nous voulons suivre les pensées de notre cœur, et être comme les autres peuples.*

XLII

Il y a trois moyens de croire : la raison, la coutume, l'inspiration. La religion chrétienne, qui seule a la raison, n'admet pas pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspiration : ce n'est pas qu'elle exclue la raison et la coutume, au contraire; mais il faut ouvrir son esprit aux preuves, s'y confirmer par la coutume; mais s'offrir par les humiliations aux inspirations, qui seules peuvent faire le vrai et salutaire effet : *Ut non evacuetur crux Christi* (Cor., I, 17).

XLIII

Jamais on ne fait le mal si pleinement et si gaiement que quand on le fait par [un faux principe] de conscience.

XLIV

Les Juifs qui ont été appelés à dompter les nations

et les rois ont été esclaves du péché; et les chrétiens, dont la vocation a été à servir et à être sujets, sont les enfants libres.

XLV

Est-ce courage à un homme mourant d'aller, dans la foiblesse et dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puisant et éternel?

XLVI

Je crois volontiers les histoires dont les témoins se font égorger.

XLVII

La bonne crainte vient de la foi; la fausse crainte vient du doute. La bonne crainte porte à l'espérance, parce qu'elle naît de la foi, et qu'on espère au Dieu que l'on croit : la mauvaise porte au désespoir, parce qu'on craint le Dieu auquel on n'a point de foi. Les uns craignent de le perdre, et les autres de le trouver.

XLVIII

Tous les païens disoient du mal d'Israël, et le prophète aussi : et tant s'en faut que les Israélites eussent droit de lui dire : Vous parlez comme les païens, qu'il fait sa plus grande force sur ce que les païens parlent comme lui.

XLIX

Dieu n'entend pas que nous soumettions notre croyance à lui sans raison, et ne prétend pas nous assujettir avec tyrannie. Mais il ne prétend pas aussi nous rendre raison de toutes choses; et pour accorder ces contrariétés, il entend nous faire voir clairement par des preuves convaincantes, des marques divines en lui qui nous convainquent de ce qu'il est, et s'attirer au-

torité par des merveilles et des preuves que nous ne puissions refuser; et qu'ensuite nous croyions sans hésiter les choses qu'il nous enseigne, quand nous n'y trouverons d'autre raison de les refuser, sinon que nous ne pouvons pas nous-mêmes connoître si elles sont ou non.

L

Il n'y a que trois sortes de personnes : les unes qui servent Dieu, l'ayant trouvé; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas trouvé; et d'autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux; les derniers sont fous et malheureux; ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

LI

Les hommes prennent souvent leur imagination pour leur cœur; et ils croient être convertis dès qu'ils pensent à se convertir.

La raison agit avec lenteur, et avec tant de vues et sur tant de principes, lesquels il faut qu'ils soient toujours présents, qu'à toute heure elle s'assoupit et s'égaré manque d'avoir tous ces principes présents. Le sentiment n'agit pas ainsi : il agit en un instant, et toujours est prêt à agir. Il faut donc mettre notre foi dans les sentiments du cœur; autrement elle sera toujours vacillante.

LII

S'il y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, et non les créatures passagères. Le raisonnement des impies, dans *la Sagesse*, n'est fondé que sur ce qu'il n'y a point de Dieu. Cela posé, disent-ils, jouissons donc des créatures : c'est le pis-aller. Mais s'ils eussent su qu'il y

avoit un Dieu à aimer, ils eussent conclu tout le contraire. Et c'est la conclusion des sages : il y a un Dieu, ne jouissons donc pas des créatures. Donc tout ce qui nous incite à nous attacher aux créatures est mauvais, puisque cela nous empêche, ou de servir Dieu si nous le connoissons, ou de le chercher si nous l'ignorons. Or nous sommes pleins de concupiscence : donc nous sommes pleins de mal; donc nous devons nous haïr nous-mêmes, et tout ce qui nous excite à autre attache qu'à Dieu seul.

LIII

Quand nous voulons penser à Dieu, n'y a-t-il rien qui nous détourne et qui nous tente de penser ailleurs? Tout cela est mauvais et né avec nous.

LIV

Il est faux que nous soyons dignes que les autres nous aiment : il est injuste que nous le voulions. Si nous naissons raisonnables ou indifférents et connoissant nous et les autres, nous ne donnerions point cette inclination à notre volonté. Nous naissons pourtant avec elle : nous naissons donc injustes, car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie, dans le corps particulier de l'homme. La volonté est donc dépravée.

Si les membres des communautés naturelles et civiles tendent au bien du corps, les communautés elles-mêmes doivent tendre à un autre corps plus général, dont elles sont membres.

Qui ne haït point en soi son amour-propre et cet in-

stinct qui le porte à se faire Dieu est bien aveuglé. Qui ne voit que rien n'est si opposé à la justice et à la vérité? car il est faux que nous méritions cela; et il est injuste et impossible d'y arriver, puisque tous demandent la même chose. C'est donc une manifeste injustice où nous sommes nés, dont nous ne pouvons nous défaire, et dont il faut nous défaire.

Cependant aucune religion [que la chrétienne] n'a remarqué que ce fût un péché, ni que nous y fussions nés, ni que nous fussions obligés d'y résister, ni n'a pensé à nous en donner les remèdes.

LV

[Il y a une] guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. [Il pourroit jouir de quelque paix] s'il n'avoit que la raison sans passions... s'il n'avoit que les passions sans raison. Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir paix avec l'un qu'ayant guerre avec l'autre. Ainsi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.

Si c'est un aveuglement surnaturel, de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal en croyant Dieu.

LVI

Il est indubitable que l'âme est mortelle ou immortelle. Cela doit mettre une différence entière dans la morale; et cependant les philosophes ont conduit la morale indépendamment de cela. [Quel étrange aveuglement!]

Le dernier acte est sanglant, quelque belle que soit la comédie en tout le reste. On jette enfin de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais.

LVII

Dieu ayant fait le ciel et la terre qui ne sentent point le bonheur de leur être, il a voulu faire des êtres qui le connussent et qui composassent un corps de membres pensants, car nos membres ne sentent point le bonheur de leur union, de leur admirable intelligence, du soin que la nature a d'y influer les esprits et de les faire croître et durer. Qu'ils seroient heureux, s'ils le sentoient, s'ils le voyoient! Mais il faudroit pour cela qu'ils eussent intelligence pour le connoître et bonne volonté pour consentir à celle de l'âme universelle. Que si ayant reçu l'intelligence, ils s'en servoient à retenir en eux-mêmes la nourriture, sans la laisser passer aux autres membres, ils seroient non-seulement injustes, mais encore misérables, et se hairaient plutôt que de s'aimer: leur béatitude, aussi bien que leur devoir, consistant à consentir à la conduite de l'âme entière à qui ils appartiennent, qui les aime mieux qu'ils ne s'aiment eux-mêmes.

LVIII

Être membre est n'avoir de vie, d'être et de mouvement que par l'esprit du corps et pour le corps. Le membre séparé ne voyant plus le corps auquel il appartient n'a plus qu'un être périssant et mourant.

Cependant il croit être un tout; et ne se voyant point de corps dont il dépende, il croit ne dépendre que de soi et veut se faire centre et corps lui-même. Mais n'ayant point en soi de principe de vie, il ne fait que s'égarer et s'étonne dans l'incertitude de son être, et sentant bien qu'il n'est pas corps, et cependant ne voyant point qu'il soit membre d'un corps. Enfin, quand

il vient à se connoître, il est comme revenu chez soi et ne s'aime plus que pour le corps; il plaint ses égarements passés.

Il ne pourroit pas par sa nature aimer une autre chose, sinon pour soi-même et pour se l'asservir, parce que chaque chose s'aime plus que tout. Mais en aimant le corps il s'aime soi-même parce qu'il n'a d'être qu'en lui, par lui et pour lui : *qui adheret Deo unus, spiritus est.*

Le corps aime la main; et la main, si elle avoit une volonté, devoit s'aimer de la même sorte que l'âme l'aime : tout amour qui va au delà est injuste.

Adherens Deo unus, spiritus est : on s'aime parce qu'on est membre de Jésus-Christ. On aime Jésus-Christ parce qu'il est le corps dont on est membre. Tout est un, L'un est l'autre, comme les trois personnes.

Il ne faut aimer que Dieu et ne haïr que soi.

Si le pied avoit toujours ignoré qu'il appartint au corps et qu'il y eût un corps dont il dépendit, s'il n'avoit eu que la connoissance et l'amour de soi et qu'il vint à connoître qu'il appartient à un corps duquel il dépend, quel regret, quelle confusion de sa vie passée, d'avoir été inutile au corps qui lui a influé sa vie, qui l'eût anéanti s'il l'eût rejeté et séparé de soi, comme il se séparoit de lui ! quelles prières d'y être conservé ! et avec quelle soumission se laisseroit-il gouverner à la volonté qui régit le corps, jusqu'à consentir à être retranché s'il le faut, ou il perdrait sa qualité de membre, car il faut que tout membre veuille bien périr pour le corps qui est le seul pour qui tout est.

Pour faire que les membres soient heureux, il faut qu'ils aient une volonté et qu'ils la conforment au corps.

La concupiscence et la force sont les sources de toutes nos actions purement humaines : la concupiscence fait les volontaires : la force, les involontaires.

LIX

Les platoniciens, et même Épictète et ses sectateurs, croient que Dieu est seul digne d'être aimé et admiré, et ont désiré d'être aimés et admirés des hommes; et ils ne connoissent pas leur corruption. S'ils se sentent pleins de sentiments à l'aimer et l'adorer, et qu'ils y trouvent leur joie principale, qu'ils s'estiment bons, à la bonne heure. Mais s'ils s'y trouvent répugnants, s'ils n'ont aucune pente qu'à se vouloir établir dans l'estime des hommes, et que pour toute perfection ils fassent seulement que, sans forcer les hommes, ils leur fassent trouver leur bonheur à les aimer, je dirai que cette perfection est horrible. Quoi ! ils ont connu Dieu, et n'ont pas désiré uniquement que les hommes l'aimassent, mais que les hommes s'arrêtassent à eux; ils ont voulu être l'objet du bonheur volontaire des hommes !

LX

Il est vrai qu'il y a de la peine en entrant dans la piété. Mais cette peine ne vient pas de la piété qui commence d'être en nous, mais de l'impiété qui y est encore. Si nos sens ne s'opposent pas à la pénitence, et que notre corruption ne s'opposât pas à la pureté de Dieu, il n'y auroit en cela rien de pénible pour nous. Nous ne souffrons qu'à proportion que le vice qui nous est naturel résiste à la grâce surnaturelle. Notre cœur se sent déchiré entre ces efforts contraires. Mais il seroit bien injuste d'imputer cette violence à Dieu, qui

nous attire, au lieu de l'attribuer au monde, qui nous retient. C'est comme un enfant que sa mère arrache d'entre les bras des voleurs, et qui doit aimer dans la peine qu'il souffre la violence amoureuse et légitime de celle qui procure sa liberté, et ne détester que la violence impétueuse et tyrannique de ceux qui le retiennent injustement. La plus cruelle guerre que Dieu puisse faire aux hommes, dans cette vie, est de les laisser sans cette guerre qu'il est venu apporter. *Je suis venu apporter la guerre*, dit-il; et pour instruire de cette guerre, *je suis venu apporter le fer et le feu* (Matth., x, 34; Luc, xii, 46). Avant lui, le monde vivoit dans une fausse paix.

LXI

Dieu ne regarde que l'intérieur : l'Église ne juge que par l'extérieur. Dieu absout aussitôt qu'il voit la pénitence dans le cœur; l'Église, quand elle la voit dans les œuvres. Dieu fera une Église pure au dedans, qui confonde par sa sainteté intérieure et toute spirituelle l'impiété intérieure des sages superbes et des pharisiens; et l'Église fera une assemblée d'hommes dont les mœurs extérieures sont si pures, qu'elles confondent les mœurs des païens. S'il y a des hypocrites si bien déguisés qu'elle n'en connoisse pas le venin, elle les souffre; car encore qu'ils ne soient pas reçus de Dieu, qu'ils ne peuvent tromper, ils le sont des hommes, qu'ils trompent. Ainsi, elle n'est pas déshonorée par leur conduite, qui paroît sainte.

Mais vous voulez que l'Église ne juge ni de l'intérieur, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni de l'extérieur, parce que Dieu ne s'arrête qu'à l'intérieur, et ainsi, lui ôtant tout choix des hommes, vous retenez

dans l'Église les plus débordés et ceux qui la déshonorent si fort que les synagogues des Juifs et les sectes des philosophes les auroient exilés comme indignes, et les auroient abhorrés comme impies.

LXII

La loi n'a pas détruit la nature, mais elle l'a instruite : la grâce n'a pas détruit la loi, mais elle l'a fait exercer.

On se fait une idole de la vérité même : car la vérité, hors de la charité, n'est pas Dieu : elle est son image, et une idole qu'il ne faut point aimer ni adorer; et encore moins faut-il aimer et adorer son contraire, qui est le mensonge.

LXIII

Tous les grands divertissements sont dangereux pour la vie chrétienne; mais entre tous ceux que le monde a inventés, il n'y en a point qui soit plus à craindre que la comédie. C'est une représentation si naturelle et si délicate des passions, qu'elle les émeut et les fait naître dans notre cœur, et surtout celle de l'amour, principalement lorsqu'on le représente fort chaste et fort honnête. Car plus il paroît innocent aux âmes innocentes, plus elles sont capables d'en être touchées. Sa violence plaît à notre amour-propre, qui forme aussitôt un désir de causer les mêmes effets que l'on voit si bien représentés; et l'on se fait en même temps une conscience fondée sur l'honnêteté des sentiments qu'on y voit, qui éteint la crainte des âmes pures, lesquelles s'imaginent que ce n'est pas blesser la pureté, d'aimer d'un amour qui leur semble si sage. Ainsi l'on s'en va de la comédie le cœur si rempli de toutes les beautés et de toutes les douceurs de l'amour, l'âme et l'esprit

si persuadés de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premières impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs et les mêmes sacrifices que l'on a vus si bien dépeints dans la comédie.

LXIV

Les opinions relâchées plaisent tant aux hommes, qu'il est étrange que les leurs¹ déplaisent. C'est qu'ils ont excédé toute borne. Et, de plus, il y a bien des gens qui voient le vrai, et qui n'y peuvent atteindre. Mais il y en a peu qui ne sachent que la pureté de la religion est contraire à nos corruptions. Ridicule de dire qu'une récompense éternelle est offerte à des mœurs escobartines.

LXV

J'ai craint que je n'eusse mal écrit, me voyant condamné; mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'est plus permis de bien écrire, tant l'inquisition est corrompue ou ignorante.

Il est meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien; je n'espère rien; les évêques ne sont pas ainsi. Le Port-Royal craint, et c'est une mauvaise politique de les séparer; car ils ne craindront plus et se feront plus craindre.

Le silence est la plus grande persécution. Jamais les saints ne se sont tus. Il est vrai qu'il faut vocation; mais ce n'est pas des arrêts du conseil qu'il faut ap-

1. Les opinions des jésuites.

prendre si l'on est appelé; c'est de la nécessité de parler.

Si mes *Lettres* sont condamnées à Rome, ce que j'y condamne est condamné dans le ciel.

L'Inquisition et la Société, les deux fléaux de la vérité.

LXVI

La machine arithmétique fait des effets qui approchent plus de la pensée que tout ce que font les animaux; mais elle ne fait rien qui puisse faire dire qu'elle a de la volonté comme les animaux.

LXVII

La nature a des perfections, pour montrer qu'elle est l'image de Dieu; et des défauts, pour montrer qu'elle n'en est que l'image.

LXVIII

Les hommes sont si nécessairement fous, que ce seroit être fou par un autre tour de folie que de ne pas être fou.

LXIX

Otez la probabilité, on ne peut plus plaire au monde; mettez la probabilité, on ne peut plus lui déplaire.

LXX

L'ardeur des saints à rechercher et pratiquer le bien étoit inutile, si la probabilité est sûre.

LXXI

Pour faire d'un homme un saint, il faut que ce soit

la grâce; et qui en doute ne sait ce que c'est que saint et qu'homme.

LXXII

On aime la sûreté. On aime que le pape soit infail-
lible en la foi, et que les docteurs graves le soient dans
leurs mœurs, afin d'avoir son assurance.

LXXIII

Il ne faut pas juger de ce qu'est le pape par quel-
ques paroles des Pères, comme disoient les Grecs dans
un concile (règle importante!), mais par les actions de
l'Église et des Pères, et par les canons.

LXXIV

Le pape est le premier. Quel autre est connu de
tous? Quel autre est reconnu de tous ayant pouvoir
d'insinuer dans tout le corps, parce qu'il tient la mai-
tresse branche qui s'insinue partout?

LXXV

Il y a hérésie à expliquer toujours *omnes* de tous, et
hérésie à ne pas l'expliquer quelquefois de tous. *Bibite
ex hoc omnes*: les huguenots, hérétiques, en l'expli-
quant de tous. *In quo omnes peccaverunt*: les huguenots,
hérétiques, en exceptant les enfants des fidèles. Il faut
donc suivre les Pères et la tradition pour savoir quand,
puisqu'il y a hérésie à craindre de part et d'autre.

LXXVI

Le moindre mouvement importe à toute la nature :
la mer entière change pour une pierre. Ainsi, dans la

grâce, la moindre action importe pour ses suites à tout.
Donc tout est important.

LXXVII

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un
l'autre. On s'est serv comme on a pu de la concupis-
cence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est
que feinte, et une fausse image de la charité; car au
fond ce n'est que haine. Ce vilain fond de l'homme,
figmentum malum, n'est que couvert; il n'est pas ôté.

LXXVIII

Si l'on veut dire que l'homme est trop peu pour
mériter la communication avec Dieu, il faut être bien
grand pour en juger.

LXXIX

Il est indigne de Dieu de se joindre à l'homme misé-
rable; mais il n'est pas indigne de Dieu de le tirer de
sa misère.

LXXX

[Qui l'a jamais compris! Que d'absurdités!...] Des
pécheurs purifiés sans pénitence, des justes sanctifiés
sans la grâce de Jésus-Christ. Dieu sans pouvoir sur la
volonté des hommes, une prédestination sans mystère,
un Rédempteur sans certitude.

LXXXI

Unité, multitude. En considérant l'Église comme
unité, le pape quelconque est le chef, est comme tout.
En la considérant comme multitude, le pape n'en est

qu'une partie. La multitude qui ne se réduit pas à l'unité est confusion ; l'unité qui ne dépend pas de la multitude est tyrannie.

LXXXII

Dieu ne fait point de miracles dans la conduite ordinaire de son Église. C'en seroit un étrange si l'infailibilité étoit dans un ; mais d'être dans la multitude, cela paroît si naturel, que la conduite de Dieu est cachée sous la nature, comme en tous ses autres ouvrages.

LXXXIII

[De ce que la religion chrétienne n'est pas unique], tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire c'est ce qui fait croire qu'elle l'est.

LXXXIV

L'Écriture sainte n'est pas une science de l'esprit, mais du cœur. Elle n'est intelligible que pour ceux qui ont le cœur droit. Le voile qui est sur l'Écriture pour les juifs y est aussi pour les chrétiens. La charité est non-seulement l'objet de l'Écriture sainte, mais elle en est aussi la porte.

LXXXV

S'il ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la religion : car elle n'est pas certaine. Mais combien de choses fait-on pour l'incertain ! les voyages sur mer, les batailles ! Je dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout, car rien n'est certain ; et qu'il y a plus de certitude à la religion, qu'à l'espérance que nous voyions le jour de demain : car il

n'est pas certain que nous voyions demain ; mais il est certainement possible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'est pas certain qu'elle soit ; mais qui osera dire qu'il est certainement possible qu'elle ne soit pas ? Or, quand on travaille pour demain et pour l'incertain, on agit avec raison.

LXXXVI

Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle. La bonté et la malice du monde en général en est de même.

LXXXVII

Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là : en parlant cependant comme le peuple.

LXXXVIII

La force est la reine du monde, et non pas l'opinion ; mais l'opinion est celle qui use de la force.

LXXXIX

Le hasard donne les pensées, le hasard les ôte ; point d'art pour conserver ni pour acquérir.

XC

Est fait prêtre qui veut l'être, comme sous Jéroboam.

XCI

On ne consulte que l'oreille, parce qu'on manque de cœur.

XCII

Les enfants qui s'effrayent du visage qu'ils ont bar-

bouillé sont des enfants ; mais le moyen que ce qui est si foible étant enfant soit bien fort étant plus âgé ? On ne fait que changer de foiblesse.

XCIII

Incompréhensible que Dieu soit, et incompréhensible qu'il ne soit pas ; que l'âme soit avec le corps, que nous n'ayons pas d'âme, que le monde soit créé, qu'il ne le soit pas, etc. ; que le péché originel soit, et qu'il ne soit pas.

XCIV

Athéisme marque de force d'esprit, mais jusqu'à un certain point seulement.

XCV

Incrédules, les plus crédules. Ils croient les miracles de Vespasien, pour ne pas croire ceux de Moïse.

XCVI — *Sur la philosophie de Descartes.*

Il faut dire en gros : Cela se fait par figure et mouvement, car cela est vrai ; mais de dire quels et composer la machine, cela est ridicule ; car cela est inutile, et incertain et pénible. Et quand cela serait vrai, nous n'estimons pas que toute la philosophie vaille une heure de peine.

XCVII

La foi est un don de Dieu. Ne croyez pas que nous disions que c'est un don de raisonnement. Les autres religions ne disent pas cela de leur foi ; elles ne donnoient que le raisonnement pour y arriver, qui n'y vient point néanmoins.

Dieu s'est servi de la concupiscence des Juifs pour les faire servir à Jésus-Christ.

XCVIII

Abraham ne prit rien pour lui, mais seulement pour ses serviteurs ; ainsi le juste ne prend rien pour soi du monde et des applaudissements du monde, mais seulement pour ses passions, desquelles il se sert en maître, en disant : Va et viens. *Sub te erit appetitus tuus*. Les passions ainsi dominées sont vertus ; l'avarice, la jalousie, la colère, Dieu même se les attribue ; et ce sont aussi bien des vertus que la clémence, la patience et la constance, qui sont aussi des passions. Il faut s'en servir comme d'esclaves, et, leur laissant leur aliment, empêcher que l'âme n'y en prenne ; car quand les passions sont les maîtresses, elles sont vices, et alors elles donnent à l'âme de leur aliment, et l'âme s'en nourrit et s'en empoisonne.

XCIX

Notre religion est sage et folle : sage, parce qu'elle est la plus savante et la plus fondée en miracles, prophètes, etc. ; folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait ce qu'on est ; cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais non pas croire ceux qui en sont. Ce qui les fait croire, c'est la croix : *Ne evacuata sit crux*. Et ainsi saint Paul, qui est venu en sagesse et en signes, dit qu'il n'est venu ni en sagesse ni en signes, parce qu'il venoit pour convertir. Mais ceux qui ne viennent que pour convaincre, peuvent dire qu'ils viennent en sagesse et en signes.

C

Fascinatio nugacitatis. Afin que la passion ne nuise point, faisons comme s'il n'y avoit que huit jours de vie.

CI

De tout ce qui est sur la terre, il (le vrai chrétien) ne prend part qu'aux déplaisirs, non aux plaisirs; il aime ses proches, mais sa charité ne se renferme pas dans ces bornes, et se répand sur ses ennemis, et puis sur ceux de Dieu.

ARTICLE XVII

CONNOISSANCE GÉNÉRALE DE L'HOMME ¹

Voilà où nous mènent les connoissances naturelles. Si celles-là ne sont véritables, il n'y a point de vérité dans l'homme; et si elles le sont, il y trouve un grand sujet d'humiliation, forcé à s'abaisser d'une ou d'autre manière; et puisqu'il ne peut subsister sans les croire, je souhaite, avant que d'entrer dans de plus grandes recherches de la nature, qu'il la considère une fois sérieusement et à loisir, qu'il se regarde aussi soi-même et juge s'il a quelque proportion avec elle par la comparaison qu'il fera de ces deux objets.

Que l'homme contemple donc la nature entière dans sa haute et pleine majesté; qu'il éloigne sa vue des objets bas qui l'environnent; qu'il regarde cette éclatante lumière mise comme une lampe éternelle pour l'univers; que la terre lui paraisse comme un point, au prix du vaste tour que cet astre décrit ²; et qu'il s'étonne de ce que ce vaste tour lui-même n'est qu'un point très-dé-

1. Dans le *Rapport* de M. Cousin et dans l'édition de M. Faugère, cet article a pour titre : *Disproportion de l'homme*.

2. Pascal se place dans la supposition que c'est le soleil et les étoiles qui tournent autour de la terre. (Note de M. Havet.)